

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE À PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEÛRS QU'AND IL LE FAUT.

Vol. 7.]

QUEBEC, 9 SEPTEMBRE 1848.

[No: 12.]

REVUE DES TRIBUNAUX.

LA FUITE DE SAINTE-HÉLÈNE.

“ Il faut des époux assortis ”
“ Dans les liens du mariage. ”

Le prêtre.—Mademoiselle * * * promettez-vous
devant Dieu et devant les hommes d'être fidèle à
votre époux!

La fiancée.—Je le promets.
(*A part*) “ Prometteur et tenu sont deux. ”

Il y a vraiment des hommes qui sont nés pour le malheur ; ils courent après le bonheur, ils croient le tenir. . . . Bah ! il s'échappe au moment qu'ils se disent : Je le tiens.

L'illusion disparaît. . . . et, dans leur désespoir, ils s'écrient :
Que je suis malheureux !

D'avoir été heureux !

C'était un jour qu'un honnête alderman occupait le siège du recorder de la première municipalité, absent pour quelque temps.

Un homme, dont la figure pâle, les yeux hagards et la vive agitation portaient l'empreinte, sinon du désespoir, au moins d'un désappointement complet, se présente :

—Monsieur le recorder, je viens me plaindre à vous.

Le recorder.—Eh ! de quoi vous plaignez-vous ?

Le plaignant.—J'suis marié depuis six semaines, monsieur le recorder.

Le recorder.—Je ne vois rien, en cela, de quoi vous plaignez. Eh ! quoi ? six semaines ! Mais vous êtes, mon ami, dans la lune de miel !

Le plaignant.—Dites donc, monsieur le recorder, dans la lune du diable.

Le recorder.—Il est vrai qu'en comptant bien, vous êtes sous l'influence du croissant.—Voyons, de quoi vous plaignez-vous ?

Tel était le prologue qui se passait ces jours derniers, lorsque l'époux malheureux, que nous nommerons M. Bonnard (c'est un nom heureux dans les archives matrimoniales), s'exprima ainsi, après toutefois s'être remis de ses vives émotions :

—Monsieur le recorder, il y a six semaines que j'suis marié ; ma femme est jeune et jolie. Pour ça, j'n'ai pas d'reproches à lui faire. Elle est laborieuse, ma femme, voyez-vous, monsieur le recorder ; aussi lui dis-je un jour : Chère

petite femme (j'aurais presque dit, cher petit ange !), va à Ste. Hélène, tu te feras un nom. . . . — Oui qu'elle-dit, bien-pensé, mon-mignonn. . . . — J'vas donc à Ste. Hélène, et j'marrange pour qu'ma femme serve et travaille à Ste. Hélène. . . . J'étais content, y m'semblait voir l'ombre de l'autre, venir nous sourire et nous appeler Bertrand. . . . enfin j'étais content. . . . Mais, monsieur le recorder, au lieu de l'ombre du grand homme, c'étaient de beaux et vaillants garçons qui la courtoisaient. . . . ah ! j'vous réponds que c'n'étaient pas des esprits, ils étaient trop matériels pour ça ! . . . Ca n'm'allait pas tout d'même, voyez-vous, monsieur le recorder. Je m'frappais le front, et y m'semblait que j'avais la migraine. . . . matrimoniale : ces jeunes gens lui faisaient des niches, la faisaient rire, lui faisaient que diable vous dire ? Ca n'm'allait pas ; j'lui-dis donc :

— Catherine, faut déloger. . . .

— Bah ! qu'elle me fit.

— Parce que j'veux qu'tu rentres au domicile conjugal.

— Pas possible, me répondit-elle.

— Eh ! pourquoi ?

— Parce que gn'y a pas moyen. . . .

— Faut venir tout de même.

— Eh bien, attends-moi !

J'l'attends, monsieur le recorder, elle ne vient pas ; j'la cherche, bah ! l'oiseau était parti ; j'vas d'porté en porte, j'demandé partout. . . . rien ! J'allais partir pour l'île aux chats ou l'île de Cythère, lorsque j'appris qu'elle n'avait fait que changer d'îlet. . . . J'vas la trouver, elle était en toilette. Oh ! monsieur le recorder, comme elle était belle sous son joli chapeau (ah ! c'n'est pas moi qui l'ai acheté) ! et son regard fripon. . . .

Le recorder.—Prenez-y garde, monsieur l'époux, vous paraissez plus amoureux que j'amaï.

Le plaignant.—Jamais ! . . . (continuant) J'lui dis donc : Ma bonne petite femme ! enfin nous nous retrouvons, viens au domicile conjugal, où ton époux t'attend. . . .

— Non, j'suis bien ici, j'y resterai, me dit-elle.

Monsieur le recorder, un homme qu'a du cœur, de la tête et du front, ne peut pas entendre de sang-froid une pareille réponse de la bouche de celle qui doit lui être soumise. . . . J'li dis donc : Madame, puisque vous l'prenez sur ce ton-là, je vous ordonne de venir au domicile conjugal. . . . Pour toute réponse elle me dit : Monsieur Bonnard, allez au diable ! Et comme je n'veux pas y aller, et que je tiens beaucoup à ce qu'elle n'y aille pas non plus, voilà pourquoi, monsieur le recorder, je veux une arrestation contre Mme Catherine Bonnard.

L'honorable qui ne tient pas à mettre le nez dans les affaires d'épouse à époux, dans les querelles de ménage, renvoie M. Bonnard devant une cour compétente.

M. Bonnard se retire en marmottant : Faut avouer que j'sus un époux malheureux !

— Plus tard ça f'ra ton bonheur, lui répond un malin, en passant près de lui ; n'sais-tu pas qu'à présent, c'est comme ça qu'nos grands hommes font fortune ?

— Ah ! ça m'console, fit l'époux malheureux.

(L'Orléanais, journal de la Louisiane.)

•• L'autre soir, à propos de la banque d'échange du citoyen Proudhon, on vint à parler de l'Écossais Law.

Une discussion s'engagea sur la question de savoir si l'on devait prononcer le nom du banquier étranger *Law*, *Lasse* ou *Lo*.

— Il est évident qu'il faut dire l'eau, s'écria tout à coup un citoyen assez naïf, puisque cette banque était fondée sur un fleuve d'Amérique appelé Mississippi.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 9 SEPTEMBRE 1848.

AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE

LES AMIS DE LA PAIX.

ACTE SECOND.

Pendant.

SCÈNE QUATRIÈME.

(Continuation.)

La scène est toujours dans le grenier où *le héros* a passé deux heures qui lui ont semblé longues au moins comme le temps que *le Fantasque* emploie à la raconter. On se souvient qu'après avoir fait des réflexions bien pénibles, mais assez sages il entendit tout-à-coup un bruit comme celui que ferait une personne qui essaierait de monter jusqu'à sa cachette. Pourtant, ce n'était point chose facile, car il n'y avait pour pénétrer dans le grenier, depuis l'intérieur de la maison, qu'une trappe étroite, et l'escalier ou plutôt l'échelle qui y conduisait ordinairement avait été enlevé et caché de peur que les électeurs du *héros* ne s'en servissent pour pénétrer auprès de leur bienhâi représentant.

On frappe à la trappe.

Le héros (blotti dans un coin et se parlant bas à lui-même).— Vais-je répondre ? Qui sait ; on vient peut-être me délivrer ? Non, ce n'est pas possible ; on vient plutôt me tendre un piège pour me faire sortir et après cela me massacrer, me jeter à l'eau, me goudronner et m'emplumer, ou me soumettre à une autre, avanie plus humiliante encore et dont il me semble avoir entendu quelque chose parmi la foule ? Attendons.

On frappe encore.

Le héros.— Ouf ! quelle cruelle attente ne pas savoir si c'est un ami ou un ennemi ! Oh ! c'est un ennemi ; car, d'amis, je n'en ai plus. Ah ! j'ai bien mérité ce qui m'arrive ; mais aussi qui aurait pu croire qu'avec toutes les mesures que j'avais prises je ne réussis point ? Et si j'avais réussi, il est bien certain que mes adversaires s'en seraient trouvés plus mal que moi encore. Plus mal ? Ce n'est guère possible ; car, enfin, si nous les avons tués ou seulement battus, ils n'auraient pas souffert les angoisses que j'éprouve.

On frappe de nouveau, mais plus fort qu'auparavant.

Le héros.— Ah mon Dieu ! c'est un ennemi ; on voit qu'il y a de la colère dans cette manière de frapper. Ciel ! que vais-je devenir ? Au moins, si j'avais quelque arme, je me défendrais. Cherchons un peu. Ah ! voici toujours quelque chose : une barre de fer. En frappant avec cela celui qui ne s'y attendra pas, je pourrai toujours donner un bon coup et abattre le premier qui voudra venir malgré moi.

En ce moment on frappe encore, et n'entendant pas de réponse on se décide à soulever la trappe, croyant que peut-être le malheureux reclus était mort par suite des émotions de la journée, ou du moins bien malade. La trappe ouverte on put voir une tête se montrer dans l'ouverture.

Le héros se précipite, sa barre de fer à la main et va assommer le survénant, lorsqu'il reconnaît un ami dans la fidélité duquel il croit pouvoir se fier, car celui-là, loin d'avoir quelque avantage à s'attacher à ses pas n'a fait jusqu'ici que nuire à ses propres intérêts en embrassant une cause qu'au fond du cœur il ne croit pas la meilleure.

L'ami.—Allons, allons ! vas-tu me frapper ? Ne me reconnais-tu pas ?

Le héros.—Pardon, mais dans ce moment je me défie de tout le monde ; tout le monde m'abandonne, me trahit, il faut bien que je me défende seul.

L'ami.—Je crois en effet que si tu m'assomes, tu auras ensuite à te défendre tout seul ; mais il s'agit de parler de ton salut dont nous nous occupons, sans trop savoir comment y réussir. Les gens sont montés en diable.

Le héros.—Pourquoi n'allez-vous pas chercher du renfort pour chasser toute cette bande de déchainés qui hurlent depuis cinq ou six heures contre moi mille malédictions.

L'ami.—Où veux-tu que nous allions chercher du renfort ? Tout le monde est retourné contre toi. Aussi pourquoi ne pas les avoir laissés faire tranquillement leur assemblée puisqu'ils avaient la majorité.

Le héros.—Ah ! à présent que je suis dans le malheur on va m'accabler de reproches et me mettre tout sur le dos, et si j'avais réussi on s'en serait fait un mérite et on m'aurait demandé des récompenses, des places, de la protection, que sais-je ? Oh ! je pourrais vous dévorer tous dans la rage où je suis.

L'ami.—Voyons, tranquillise-toi ; je conçois qu'après la position où tu t'es trouvé tu sois irrité ; mais, enfin, ce n'est pas nous, tes amis, qui devons en souffrir. Allons, il s'agit de savoir comment terminer cette affaire. Il commence à se faire tard et il faudrait songer à s'en aller ; car si la nuit nous surprend ici, tes électeurs sont tellement enragés qu'il pourrait nous arriver malheur. Aussi pourquoi as-tu commencé ?

Le héros.—C'est cela ! encore des reproches ! Ce n'était pas la peine de me venir tourmenter.

L'ami.—Eh ! bien, que me conseilles-tu de faire ? je suis prêt pour aujourd'hui à aller jusqu'au bout puisque j'ai fait la sottise de me fourrer dans cette bagarre ; mais après cela si jamais on m'attrappe à... suffit, je veux bien que... n'importe, on apprend toujours quelque chose en vieillissant. Que veux-tu donc que nous fassions ?

Le héros.—Eh ! balayer tous ces mécréants et me délivrer de mon insupportable captivité.

L'ami.—Balayer ! balayer ! c'est bien aisé à dire, mais nous ne sommes plus que trois ou quatre de tes amis ici. . . .

Le héros.—Et que sont devenus les autres ?

L'ami.—Nos amis de la ville nous sont bien restés fidèles ; mais ils se sont sauvés, et quant à nos amis de la campagne ils sont allés rejoindre nos ennemis.

Le héros.—Mais enfin il faut bien me tirer d'ici. Comment faire ?

L'ami.—Comment faire ?

Le héros.—Comment faire ?

L'ami.—Oui, comment faire ?

Le héros.—Mais je croyais que tu venais me donner quelque conseil.

L'ami.—Et non ! j'étais venu t'en demander.

Le héros.—Sont-ils donc encore bien enragés ?

L'ami.—Oh ! tu ne peux pas t'en faire une idée. Tiens, il y a un moment une bande avait résolu de venir te tirer d'ici pour te jeter en bas du pont. . . .

Le héros.—Et vous les en avez empêchés, ah ! je vous suis bien obligé, mes chers. . . .

L'ami.—Et ce n'est pas nous ; pas si bêtes ; nous nous serions exposés pour rien. Non ; ce sont nos ennemis de la ville qui les ont détournés de ce dessein.

Le héros.—Oh ça n'est pas possible.

L'ami.—C'est certain, je les ai vus de mes yeux. Et même il y en a une autre bande, oh ! ces gens-là ont des idées, une bande qui était allée dans une étable voisine enlever une sorte de collier de bois à un animal que je ne nommerai pas, et qui voulait te le mettre et te faire faire ainsi le tour de la paroisse. . . .

Le héros.—Oh ! les infâmes barbares ! Ce sont donc des sauvages que ces gens-là.

L'ami.—Des démons. . . .

Le héros.—Des enragés qui ne connaissent plus rien. . . .

L'ami.—Ne m'en parle pas.

Le héros.—Des antropophages. . . .

L'ami.—Oui, des ventropophages. . . ils criaient à bas les ventrus !

Le héros.—Mais enfin une pareille idée vous a révoltés et vous vous êtes opposés à une conduite aussi déshonorante.

L'ami.—Pas si bêtes ; nous nous serions fait hacher. Eh ! non, ce sont nos ennemis de Québec les plus invétérés qui ont arraché le collier triangulaire des mains de ceux qui voulaient te le mettre, qui les ont suppliés de se tenir tranquilles et de s'en aller paisiblement chez eux.

Le héros.—Grand Dieu ! à quoi donc suis-je réduit ? Je n'ai plus d'autres protecteurs dans ce monde que mes ennemis. Oh ! c'est trop fort ; l'humiliation est trop grande, et si je puis sortir de cet affreux grenier, je les accablerai d'injures dans mon journal.

L'ami.—Oui, mais il faut te sortir d'ici, et je ne vois pas d'autre moyen que de s'adresser à eux pour cela. L'un d'eux déjà s'est offert d'intercéder pour toi ; il a même fait consentir tes électeurs à te laisser partir sans dire mot ; mais nous avons craint de t'humilier et nous avons fait semblant d'accepter, puis nous avons dit que tu n'y étais pas. Veux-tu que nous demandions à d'autres.

Le héros (s'arrachant les cheveux).—Oh ! supplice horrible ! inouï ! épouvantable ! Mais, enfin, il faut bien que je sorte d'ici ! Après tout, faites ce qu'il vous plaira : Quant à moi, ce que je demande c'est de pouvoir retourner à Québec, à ma gazette et de faire payer bien cher à mes ennemis leur avilissante générosité. Vas ! cours ! et fais tout pour abréger mon supplice.

L'ami s'enfonça par le trou de la trappe et disparaît.

(*La fuite du grenier au prochain numéro.*)

Lorsque la *Tribune* annonça à New-York la victoire de Slievanamon, qui est passée *incognito* malgré le signalement qu'on en avait donné, et que la nouvelle de cette victoire parvint à Québec par les fils émus du télégraphe, un club irlandais de notre ville qui siégeait la reçut avec enthousiasme ; les bravos à l'Irlande et à l'insurrection victorieuse de ses tyrans augmentèrent bientôt d'une manière effrayante sous les coups répétés du whisky irlandais. Bref les sympathiseurs disparurent vers le minuit avec la bonne nouvelle dans les bras de *Makaire*, qui fut les déposer dans les bras de Morphée. Le lendemain matin, d'autres nouvelles du télégraphe démentaient cette victoire, de telle sorte que les clubistes se réveillèrent seuls ; la prétendue victoire est restée depuis ce temps cachée dans leurs couvertes. Elle est vraiment à plaindre !

Un collaborateur du *Fantasque* désignait à l'admiration universelle un certain député, comme fervent catholique et violent mangeur de saucisses le vendredi : « Eh ! il n'y a rien d'étrange dans ce fait, disait un lecteur, n'est-ce pas une conséquence du libéralisme incommensurable de ce digne apôtre ! Ne prêche-t-il pas

sans cesse l'alliance Anglo-Canadienne, l'alliance du gras et du maigre, *l'appétit matériel de l'estomac sur le spiritualisme de l'âme qui n'en peut plus?* ceci en définitive se réduit à ce mot d'un autre vampire qui, pour parvenir, s'appuyait sur un clergé puissant et à qui l'on reprochait de faire gras tout de même les jours de jeûne. "Bah! dit-il, j'ai l'âme catholique et l'estomac protestant." Combinait-son qui ne ressemble pas mal au libéralisme susdit, qu'en dites-vous?

COLLABORATION.

MONSTRUOSITÉS DU BAZAR DE SAINT-ROCH.

(Suite et fin.)

Lecteurs du *Fantasque*, le titre de cet article vous promettait une série de scandales inouïs dans les fêtes du bazar, et pourtant vous ne l'aurez pas. Certes, j'avoue que c'est dur, car la société qui se débat et sautille en-dedans et en-dehors de notre petite cité mourante; est pire même que celle des grandes cités; elle raffole de scandales, c'est le dessert de ses travaux sérieux et solides, ce sont les confitures après le ragoût;—lui en promettre sans lui en donner, c'est l'exposer à une ingestion de cerveau, ou tout au moins lui faire subir le supplice de Tantale. Ce Tantale, était un ivrogne, et, comme tel, avait été condamné à une peine horrible: toujours sous le coup d'une soif ardente, il était plongé dans l'eau jusqu'à la lèvre inférieure, et jamais il ne pouvait se mouiller la langue. Avis aux ivrognes donc: ils seront condamnés dans l'autre monde à vivre de soif; cette sentence fut prononcée sur ce membre du respectable corps des buveurs par l'austère Minos, un des juges-puinés des enfers. S'il était possible pour lui d'interjeter appel de ce jugement au banc de la reine dans le Canada, je lui prédirais une réussite, et ce pour cause.

Mais voici que je déménage pour ne rien dire d'utile, n'émettre aucune idée; or, quand on ne dit rien; on n'est pas dans les règles, et la critique arrive comme une révolution.

Ainsi donc, lecteurs, faites excuse si je ne vous donne pas les scènes promises, et vous, acteurs masculins et féminins, je vous demande pardon si je ne vous fais pas jouer le rôle qui vous revenait de droit dans ce drame tragi-comique;—oui, c'était un vrai drame, composé, tour à tour de rires et de champagne, de filles et de garçons, de pleurs, d'amour en bouton, de supercheries, de brouilleries et de coups d'ongles entre chefs, ou un vaste panorama du cœur, du fiel et de la bile qui se serait déroulé sur une toile fantastique, parfois gaie, parfois sombre; c'eût été vraiment méchant du reste, et fort désennuyant. Mais alors pourquoi ne le faites-vous pas, direz-vous? Est-ce par convenance?—Peuh! la critique ne regarde pas de si près.—Est-ce par approbation du but du bazar?—Nenni! j'aime mieux une manufacture qu'un hôpital, et la première est aussi facile à bâtir quand il y a esprit d'association et d'entreprise, plus efficace et plus digne que le second; en général, j'aime mieux ce qui relève que ce qui abaisse,—l'idée qui présidait à cette réunion n'en était pas moins bonne et digne d'éloges.—Eh bien! pourquoi donc? est-ce par crainte?...—Hein? attendez.... je ne dis pas tout à fait non! Ce n'est pas rien, allez! de parler, comme je voulais le faire, des créatures du bon Dieu, de montrer quelques-uns de leurs ridicules.

Encore une fois, je ne dis pas tout-à-fait non. Diable! ce n'est pas rien de se trouver pris entre sept à huit langütes comme celles-là, entre sept ou huit collions rouges qui tournent toujours autour de vous, à vous donner le vertige; cependant

je saute encore par là-dessus, ce n'est pas cela. C'est tout simplement par galanterie, lecteurs, que je me retire de devant vous et que je laisse à ma place une demoiselle, ou plutôt une lettre que j'ai reçue dans l'intervalle de samedi à ce jour d'hui, une lettre qui me supplie de ne pas continuer, en voici des extraits :

Québec, 8 septembre 1848.

Monsieur.—Excusez, si je prends la permission de vous interrompre, et soyez persuadé que, dans ce que je vais dire, je ne suis mue par aucun motif personnel, etc., etc., etc.

Voici bientôt huit jours que je ne dors presque pas ; l'annonce des monstruosités du bazar m'a toujours trotté dans la tête, et j'ai pensé que j'allais passer dans le *Fantasque* ; mais, mon doux, ça ne m'occupe pas beaucoup pour moi, j'ai bien plus de peur que mes amies du bazar ne viennent à y figurer, elles qui sont si susceptibles et qui aimeraient mieux se trouver dans les annonces du mariage que partout ailleurs.

Vrai, je ne crains pas pour moi ; qui viendrait dire que j'ai fait telle et telle chose, que j'ai folâtré, que je me suis fait remarquer entre toutes, je ne pense pas qu'on puisse calomnier ainsi ; Dieu merci, j'ai été sage (??), et je défie chacun de venir dire le contraire.

Soyez donc persuadé, mon cher monsieur, que ce n'est pas pour moi que je viens vous supplier de ne pas publier ce morceau, parce que je n'ai rien fait ; cependant, si je suis comprise avec les autres, je supplie pour moi aussi dans ce cas, il peut bien se faire qu'à mon insçu la critique saisisse quelque chose sur ma personne ; mais, encore une fois, je suis pure de tout reproche.

Vous ne sauriez croire, mon cher monsieur, combien cet article les occupe, chacune ou chacun de ceux que je vois trembler d'avance, c'est qu'ainsi ils sont tous coupables, plus ou moins les malheureuses, à quelques exceptions près.—Tenez, si je ne tenais à ce que cet article ne fût pas publié, parceque, croyez-moi, il blesserait trop mes amis que j'aime à voir ménager, je vous dirais de ces choses affreuses qui font la fortune des chroniqueurs.

Par exemple, j'ai vu des supercheries qui ne sont pas charitables, mes amis même ont trempé là-dedans, mais je n'en dois pas moins parler, car enfin pourquoi l'ont-elles fait, j'ai donc vu des raffles les unes de quinze, les autres de trente sous du billet, lesquels billets étaient confondus ensemble pour les mêmes objets, et quels objets encore ;—on avait exprès choisi toutes les nippes, des chiffons de papier, des images de saints ou de saintes, sales qu'on eût dit qu'elles avaient servi à faire des papillottes ; enfin si je voulais tout dire, ça ne finirait plus ; les garçons aussi en mériteraient ; pour l'amour, j'en ai vu de gros joufflus qui buvaient comme un panier percé, d'autres qui buvaient et faisaient boire aux filles de grands coups de vin, même que plusieurs d'elles étaient gaies et avaient de l'esprit, c'est assez là-dessus, car je n'en finirais plus.

Pour moi, vous pouvez être certain, mon cher Mr. que je n'y suis pour rien dans ces horreurs ; mon doux, ce n'est pas plaisant tout de même d'être comprise dans tout cela, voilà ce qu'on gagne à hanter celles qui se croient toutes choses permises, etc., etc.

Tenez, si vous voulez m'en croire, tout en finirait là.—je vous assure que celles ou ceux qui ont mal agi ont eu trop à penser pour revenir à la charge une autre fois, votre but sera donc atteint sans blesser personne, etc., etc., etc.

Décidez maintenant, lecteurs, si en ne continuant pas, je fais bien ou mal ; pour moi, cela sert mes goûts le mieux du monde. B.

CHRONIQUE LOCALE.

IL N'Y A PAS MÈCHE.—C'est ce que disait un paisible citoyen, en barbotant l'autre soir dans la boue, à l'ombre des réverbères qui l'éclairaient de leur clarté obscure.

Un sien ami qui le vit lui dit : Vous paraissez de mauvaise humeur, mon cher,

— Parblieu ! ne voyez-vous pas que nous n'y voyons goutte ?

— C'est clair.

— Je vous parie que vous n'en savez pas la cause.

— Ah bah ! les nuages, le mauvais temps. . . . Que sais-je ? tout cela y contribue beaucoup.

— Farceur ! mais plus il fait noir, plus la lanterne doit briller.

— Alors, d'où vient donc que dans la rue St. Pierre les réverbères n'éclairent pas ?

— C'est qu'il n'y a pas mèche.

FINE RÉPARTIE.—Les Irlandais, bien qu'on les dise stupides, sont naturellement spirituels, pleins de bons mots et de piquantes plaisanteries ; aussi sont-ils fiers de ce don, le seul peut-être que leur fait dame nature, et rien ne les choque tant que de se voir battus au jeu, comme cela est arrivé la semaine dernière.

Deux enfants de la *maigre* Erin, grands admirateurs du Père Mathieu et religieux observateurs de sa doctrine (ce qui est rare, comme vous le savez), entrèrent dans un hôtel canadien de la Basse-Ville, et l'un d'eux demanda deux verres de cidre. Le garçon emplit deux gobelets ; mais comme il n'avait pas tiré de cette liqueur depuis la veille, il s'aperçut qu'elle contenait quelque saleté, et se mit en frais de l'en extraire.

L'Irlandais, qui remarqua ce geste, voulut s'amuser aux dépens du garçon, et le regardant d'un air railleur :

— *A Canadian drowned?* demanda-t-il.

— *No, it is a piece of Irish*, répartit le garçon en extrayant des gobelets des pellicules formées par la fermentation de la liqueur, et qui ressemblaient assez à de petites guenilles.

L'Irlandais, dont l'habit n'était pas tout-à-fait neuf, comprit à l'instant le rapprochement que voulait faire le Canadien, et payant les deux verres, il sortit tout confus avec son ami qui riait malignement de lui.

BON MOT.—Deux matelots anglais, connus sous les noms de John et Jack, après avoir traversé l'Océan, arrivèrent heureusement dans notre port l'autre jour, et obtinrent de leur capitaine la permission de débarquer pour visiter leurs amis les aubergistes de la rue Champlain. Ils s'y amusèrent si bien qu'ils pouvaient à peine se tenir debout, quand ils songèrent à regagner leur vaisseau, mouillé à l'Anse-des-Mères.

Jack, qui s'était le plus *grisé*, sentant que les forces lui manqueraient, peut-être avant d'être rendu, partit de la vitesse de ses faibles jambes, en fredonnant un chant de mer. John, un peu plus fort, le suivait à une petite distance, et regardant attentivement les rochers qui bordent le chemin, il semblait y chercher quelque chose. En effet, parvenu à l'endroit du Cap-Diamand, où les Anglais, fiers d'une victoire qui ne leur coûta pas cher, ont pompeusement placé une enseigne avec le millésime et la date, *en grosses lettres*, de l'infructueuse tentative du général américain, John s'arrêta, et appelant son camarade :

— I say, Jack ?

— Halloah ! fit l'autre sans s'arrêter.

— Jack ! Jack ! cria de nouveau notre homme.

— What is it then ? demanda son camarade qui ralentit le pas.

— Here general Montgomery fell, dit John en montrant avec orgueil l'enseigne fixée au rocher.

— Well, it t'was d. . . . good for him ; he had no business up there, répliqua Jack sans détourner la tête, et il reprit sa course.

VICTOR.